

# TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOLOGIQUES

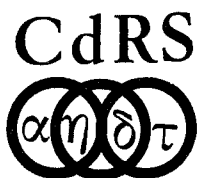
## CONSTRUCTION ET TRANSFORMATIONS DES OBJETS DU DISCOURS

3e Colloque Besançon - Neuchâtel  
Neuchâtel, 3 - 4 octobre 1983

(II)

No 47 - Mars 1984

*Archives*



UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

Centre de recherches sémiologiques  
Avenue Clos-Brochet 30  
2000 Neuchâtel (Suisse)

CONSTRUCTION ET TRANSFORMATIONS DES OBJETS DU DISCOURS

3e Colloque Besançon-Neuchâtel

Neuchâtel, 3-4 octobre 1983

(II)

No 47 - Mars 1984

SOMMAIRE

Pages

Cahier no 46

- Jean PEYTARD 1-25  
\* Altérations discursives et réécriture du texte littéraire  
(*La Mort de Baldassare Silvande, vicomte de Sylvanie* -  
Marcel Proust - *Les Plaisirs et les Jours*).
- Yves GENTILHOMME 27-56  
\* Contribution à l'étude de la variabilité du micro-discours  
scientifique stéréotypé, considéré comme un micro-système  
immergé dans le texte, bi-système, à partir des manuels de  
géométrie élémentaire plane.
- Jacques BOURQUIN 57-80  
\* L'ouverture d'une conversation familière banale et sa  
reprise thématique. Contribution à l'analyse du rôle  
social de l'interaction conversationnelle.

Cahier no 47

- Michel CHAROLLES 81-111  
\* "En réalité" et "en fin de compte" et la résolution  
des oppositions.
- Daniel JACOBI 113-145  
\* Un produit à problèmes. Le Diéthylstilboestrol (D.E.S.).
- Denis MIEVILLE 147-171  
\* Classes-objet et classe méréologique :  
1. Méréologie et schématisation.
- Denis APOTHELOZ 173-181  
\* Classes-objet et classe méréologique :  
2. Réflexions théoriques et perspectives.

**"EN RÉALITÉ" ET "EN FIN DE COMPTE"**  
**ET LA RÉOLUTION DES OPPOSITIONS**

par Michel CHAROLLES  
Université de Rennes II

Dans la réalité des faits de communication<sup>1)</sup>, on peut relever des énoncés qui ont toutes les apparences de contradictions mais qui ne semblent pourtant pas poser à ceux qui les utilisent des difficultés de compréhension insurmontables (1). Voici, à titre d'exemple, un extrait d'une conversation entendue récemment:

1. A | A Roland Garros les places les plus chères sont gratuites.  
B | Elles sont données aux officiels.  
A | Ou à la famille des joueurs.

Quelque bizarre que paraisse à *la réflexion* le propos initial de A, B ne le dénonce pas comme contradictoire, rien non plus ne permet de détecter qu'il le trouve problématique ou pour le moins singulier. B, qui regarde un match de tennis à la télévision en compagnie de A, enchaîne apparemment très naturellement sur l'assertion de son interlocuteur: il prolonge ce que vient de dire A (et qui arrive *impromptu*) en apportant un exemple prouvant, que, comme l'a affirmé A, à Roland Garros les places les plus chères sont gratuites. Le fait que B ne demande pas à A d'expliquer ou de justifier ce qu'il vient de dire, le fait qu'il abonde dans le sens de A, le fait enfin que A prolonge lui-même le propos de B, montrent à l'évidence:

- d'une part que B a compris ce que A voulait dire en énonçant  $A_1$
- d'autre part que A souscrit à l'image que B lui renvoie de ce qu'il (B) a compris qu'il (A) voulait dire en énonçant  $A_1$ .

Si l'on pose maintenant qu'il est impossible que B puisse *penser* quelque chose qui dirait purement et simplement "p est  $\bar{p}$ " on est obligé de considérer que, *comprenant* (1A) comme il le manifeste, B a *traité* cet énoncé d'une manière telle qu'au bout du compte il ne lui a pas paru que A voulait purement et simplement dire "p est  $\bar{p}$ ". Quelles opérations recouvrent ce traitement? Il est impossible de le savoir,

---

1) Les énoncés en langue naturelle tolèrent fort bien -comme le relève C. KERBRAT-ORECCHIONI (1981, p. 44) certaines contradictions internes telles que:

"Le 15 Août généralement il ne fait jamais beau"

"En général il arrive toujours en retard".

mais ce que l'on peut assurer c'est, qu'au terme de ce traitement, il y a dépassement (*résolution*) de l'opposition  $p/\bar{p}$ . Est-ce que B comprenant le propos initial de A cela implique qu'il a en tête (au moment où il le comprend) une autre formulation de l (A) exprimant comment il résout l'opposition  $p/\bar{p}$ ? Là aussi on n'a aucun moyen de répondre. Le fait toutefois que les sujets soient très souvent incapables de formuler comment ils comprennent un énoncé dont ils manifestent pourtant qu'ils le comprennent (en produisant par exemple un comportement approprié) milite plutôt en faveur de l'idée que la compréhension ne consiste pas en une simple traduction. On ne saurait donc tirer argument du fait que B a compris que A ne voulait pas dire que "p est  $\bar{p}$ " pour conclure qu'il a accès à une autre formulation de  $A_1$  dans laquelle l'opposition  $p/\bar{p}$  serait présentée comme résolue ou dépassée.

Cela précisé (pour éviter tout malentendu) il est bien connu qu'un certain nombre de termes de la langue ont justement pour fonction d'articuler des contenus opposés de telle sorte que les énoncés dans lesquels ils figurent ne paraissent pas contradictoires. Quels sont ces termes? Jusqu'où s'étend leur *pouvoir résolutif*? Quelle *gestion de la contradiction* sont-ils capables d'assurer? Telles sont les questions que je me propose d'envisager (ou plutôt d'effleurer) à partir de l'exemple considéré et de quelques autres que je construirai au passage.

Une remarque au préalable. Dans l (A) il y a *contrariété* et non pas *contradiction* entre la spécification de l'objet "les places" ("les places les plus chères") et la détermination prédicative ("sont gratuites"). Il y a *contrariété* entre un terme et son opposé lorsqu'il existe des intermédiaires entre les deux. Ainsi "blond" peut être dit le contraire de "brun": si un individu est blond, il n'est pas brun, mais s'il n'est pas brun il peut être blond, châtain, poivre et sel ou autre chose.

En revanche "impair", appliqué à un nombre, est en relation de contradiction avec "pair": si un nombre est impair alors il n'est pas pair et réciproquement. La résolution d'une contradiction implique l'élimination d'un des deux termes de l'opposition. La résolution d'une *contrariété* pourra par contre consister dans le déplacement d'un des deux termes polaires (ou des deux) vers un intermédiaire. Dans

l'exemple considéré "les plus chères" est une *spécification* contraire à la détermination "gratuites"; toutes les places non gratuites n'étant pas, bien entendu, les plus chères (sur tous ces points Cf. J.-B. GRIZE et alii, 1983).

Partant, les questions soulevées il y a un instant peuvent être précisées comme suit: s'il est bien le cas que certaines expressions de la langue ont le pouvoir de résoudre ou de présenter comme résolue l'opposition entre deux termes ( $p$  et  $\bar{p}$ ) ce pouvoir s'applique-t-il pour certains uniquement aux cas de contrariété, pour d'autres aux cas de contradiction, pour d'autres enfin aux deux.

Autre dimension qu'il faudrait prendre en compte: dans l'exemple considéré où il y a contrariété entre une spécification et une détermination, l'élimination ou la neutralisation de la contrariété devraient pouvoir être obtenues en intervenant soit sur la spécification soit sur la détermination soit sur les deux. Les connecteurs qui servent à gérer des contrariétés ou des contradictions sont-ils à même d'agir sur la spécification ou sur la détermination ou sur les deux? Les mêmes expressions pourraient-elles être utilisées, et avec le même effet, si la contrariété portait sur deux déterminations?

#### Connecteurs non résolutifs

Tous les connecteurs susceptibles de relier des termes opposés n'ont pas le pouvoir de résoudre ou de présenter comme résolue cette opposition. Ainsi de *par contre* qui *distingue* et, en quelque sorte, *construit* (pose) une opposition mais n'indique absolument pas comment celle-ci est dépassée. L'insertion de "par contre" dans  $A_1$

2. "A Roland Garros les places les plus chères sont par contre gratuites"

n'amène d'ailleurs pas à un soulignement de la contrariété "les plus chères -vs- gratuites". "Par contre" crée (suggère) une autre opposition: opposition entre les places les plus chères qui sont gratuites et les places par exemple les moins chères qui seraient (quand même) chères. L'antéposition de "par contre", dans  $A_1$  provoquerait une au-

tre opposition du genre "Au parc des Princes les places les plus chères sont inabordables par contre à Roland Garros...".

"Par contre" sert donc à poser une opposition et ne signale absolument pas comment cette opposition est résolue ou pourrait être résolue.

De même l'insertion d'un "bien" dans 1 (A) ne contribue pas à lever la contrariété entre la spécification et la détermination:

3. "A Roland Garros les places les plus chères sont bien gratuites".

"Bien" dans 3 a plutôt pour effet d'entériner l'opposition entre "les plus chères" et "gratuites". 3 conformément à ce que relève A. Culioli (1978) oriente vers une "conclusion" du type:

4. "Alors pourquoi au Parc des Princes les places les plus chères ne seraient pas, elles aussi, gratuites".

Ce mouvement argumentatif que provoque "bien" est, du reste, indépendant du fait que les termes reliés soient opposés. Si l'on était parti de

5. "A Roland Garros les places les plus chères sont inabordables"

l'ajout d'un "bien" entraînerait un mouvement argumentatif comparable. C'est d'ailleurs pourquoi, lorsque "bien" articule des termes opposés, il ne fait qu'entériner leur opposition: il la laisse en l'état et même en tire argument pour justifier le parallèle avec une autre opposition.

*Toutes les locutions adverbiales, tous les adverbes susceptibles d'entrer en distribution avec des termes contradictoires ou contraires n'ont donc pas pour pouvoir de signaler comment cette opposition est surmontée ou surmontable.* Parmi ceux qui, par contre, semblent avoir des vertus résolutes je vais en isoler deux: "en réalité" et "en fin de compte" afin de mesurer en quoi exactement consistent ces vertus. Je les opposerai ensuite très rapidement à deux concessifs classiques "pourtant" et "quand même" dont J. Moeschler et N. de Spengler (1981 et 1982), M. Schelling (1982) et J. Jayez (1982) soulignent les pouvoirs récupérateurs, afin de montrer que "en fin de compte" et "en réalité" sont porteurs d'instructions résolutes plus explicites. Je reviendrai à chaque fois sur les problèmes d'interprétation et de compréhension des énoncés dans lesquels figurent ces connecteurs pour finir à Roland Garros (où l'on peut en faire apparemment l'économie).



EN REALITE et EN FIN DE COMPTE

1°) EN REALITE

Soit le petit dialogue suivant

6. A | "Paul est malade  
B | En réalité il n'avait pas envie de venir"

A et B constatant l'absence de Paul, A pose que la maladie est la cause de sa non-venue, ce que B *corrige* en apportant une autre cause que "en réalité" présente comme plus déterminante. Dans l'ordre des causes de l'absence de Paul, "en réalité" indexe donc une cause ("q") présentée comme plus efficiente que celle ("p") fournie antérieurement. B ne conteste pas nécessairement le fait que Paul soit malade, la preuve en est que "en réalité" peut fort bien enchaîner sur un "effectivement":

7. "Paul est effectivement malade mais en réalité il n'avait pas envie de venir"

B ne réfute pas non plus forcément que la maladie soit cause de l'absence de Paul puisque l'on peut fort bien avoir aussi:

8. "Si Paul n'est pas là c'est effectivement parce qu'il est malade mais en réalité il n'avait pas envie de venir".

"En réalité" se contente de relativiser "p" à un certain niveau d'interprétation (de saisie) des faits susceptibles d'expliquer l'absence de Paul. B, dans 6, marque en somme que, *sur l'échelle des réalités pouvant être la cause de la non-venue de Paul, il a accès à une donnée plus explicative que la simple maladie*. Ce faisant il rabaisse "p" et autorise un mouvement de dévalorisation: "p" rétrogradant de la cause au simple prétexte. Mais cette tendance à disqualifier "p" n'est pas une résultante nécessaire de l'emploi de "en réalité": si A protestait après 6 (B) que la maladie de Paul n'est en rien diplomatique, B pourrait toujours rétorquer qu'il n'en a jamais douté. A supposer alors qu'au lieu de 6 (B), B ait dit:

9. (B) "Paul est soi-disant malade mais en réalité il n'avait pas envie de venir"

il aurait effectivement et successivement

- relativisé le niveau de réalité dans lequel Paul est malade (Paul n'est malade que dans l'exacte mesure où il le dit, ou on le dit);

- relativisé le niveau de réalité dans lequel la maladie peut être dite la cause de son absence; on reviendra plus loin sur les énoncés comme 12 dans lesquels il y a composition d'un "soi-disant" et d'un "en réalité".

Dans 7 et 8 comme dans 9 "mais" signale un mouvement argumentatif implicite: que Paul soit effectivement ou soi-disant malade (p) oriente vers la conclusion comme quoi c'est uniquement pour cela qu'il n'est pas venu (r), conclusion implicite que corrige "il n'avait pas envie de venir". Si, maintenant, on envisage:

10. A | "Paul est malade  
    B | En réalité il a { une angine  
                            (un cancer"

la composition avec un "mais" dans un énoncé monologal (ou dialogal) devient inacceptable:

\*11. "Paul est malade mais en réalité il a { une angine  
  (un cancer".

Pourquoi? B en 10 signale qu'il a accès à un niveau de réalité à partir duquel il peut en dire plus sur la maladie de Paul. Que ce plus aille dans le sens d'une minoration ("il n'a qu'une simple angine") ou, au contraire, d'une majoration (il a une maladie terrible) est indifférent pour l'emploi de "en réalité". B corrige l'affirmation de A dans le sens d'une plus grande précision en égard, en somme, à la seule vérité des faits. Sa contribution ne vise donc pas à relativiser ou *contre-carrer* une orientation argumentative quelconque. B ne s'oppose pas à une conclusion implicite ainsi que dans 6 où il était question de la maladie de Paul comme cause (ou plutôt seule cause) de sa non-venue le fait que l'on n'arrive pas à reconstituer une conclusion implicite vers laquelle tendrait 10 (A) et à laquelle s'opposerait 10 (B) explique l'inacceptabilité de 11.

Voyons maintenant ce qui se passe lorsque "en réalité" articule des termes opposés. Admettons que, pour un adulte "être marié" soit contradictoire d'avec "être célibataire" et construisons:

12. "Paul est marié mais en réalité il est célibataire".

De façon à ne pas attribuer à "en réalité" un pouvoir résolutif qui proviendrait de "mais", remarquons tout d'abord que la suppression de "en réalité" dans 12 rend l'énoncé inacceptable

13. "Paul est marié mais célibataire".

C'est que "mais" ne peut servir à gérer des contenus directement oppo-

sés. "Mais" oppose des termes via une conclusion implicite comme dans:

14. "Paul est marié mais il n'a pas d'enfants"

ou "Paul est marié" (p) oriente vers une conclusion (r) du genre "son ménage est heureux" ou plus simplement "il a des enfants", conclusion à laquelle s'oppose une proposition argumentativement impliquée par q (par exemple "il est malheureux de ne pas avoir d'enfants") ou q directement. Seul un "mais" dit réfutatif (C. PLANTIN 1978 et O. DUCROT et alii 1980) peut articuler des termes contraires ou contradictoires mais son emploi est toujours marqué par la négation explicite d'un des deux termes opposés comme dans

15. "Paul n'est pas marié mais célibataire"

Le "mais" de 12 n'est pas un "mais" réfutatif puisqu'il n'est pas nié que Paul soit marié. Partant, comme le "mais" non réfutatif ne peut relier des termes contradictoires (cf. 13) il faut conclure:

- que "en réalité" a le pouvoir de lever la contradiction entre p (être marié) et q (être célibataire) ou tout au moins de présenter cette contradiction comme *dépassée*;
- que "mais" a dans 12 une fonction argumentative classique (il connecte "p" et "q" augmenté de "en réalité").

Pourquoi l'insertion d'un "en réalité" dans 16 amène-t-elle à un dépassement de la contradiction entre "p" et "q"? Dans 12 l'émetteur concède d'abord que Paul soit marié: il reconnaît donc que Paul satisfait à un critère empirique (disons  $\alpha$ ) tel qu'il peut être dit de lui (relativement à ce critère) qu'il est marié. En ajoutant "mais en réalité il est célibataire", l'émetteur fait allusion à un autre niveau de réalité, à un autre critère empirique (disons  $\beta$ ) qu'il présente comme plus décisif que  $\alpha$ , et relativement auquel Paul peut être dit célibataire. La subtilité étant que *la satisfaction au critère  $\beta$  n'annule pas la satisfaction au critère  $\alpha$* . "En réalité" ne fait donc qu'indiquer que l'émetteur de 12 a en tête un critère  $\alpha$  par rapport auquel Paul est marié et un critère  $\beta$  (supérieur dans l'ordre du réel) par rapport auquel il est célibataire<sup>2)</sup>. A partir de là le fonctionnement du "mais" qui accompagne "en réalité" dans 15 s'explique assez facilement:

---

note 2): voir p. 88

Note 2 de la page 87

2) Les critères  $\alpha$  et  $\beta$  n'étant pas qualifiables de façon univoque et systématique c'est la raison pour laquelle j'ai préféré les désigner par des lettres de l'alphabet. La formulation adoptée dans l'article:  $\alpha$  est présenté par "en réalité" comme "supérieur à  $\beta$  dans l'ordre du réel" est d'ailleurs relativement maladroite. Cette façon d'exprimer les choses amène en effet plus ou moins fatalement à concevoir  $\alpha$ , comme représentant les "apparences" (Cf. DANJOU-FLAUX), "le faux", le "on vrai"... , ce qui n'est pas forcé. Le fait qu'un énoncé comme:

"Il a 50 ans mais en réalité il en paraît 40"  
soit possible montre bien que  $\alpha$  peut parfaitement se situer au niveau des apparences. De même dans

"Ce n'est pas un grand économiste mais en réalité tout le monde le considère comme tel"  
c'est "p" qui est  $\emptyset$  vrai et q qui est marqué comme seulement vrai pour "ON".

"En réalité" se contente, me semble-t-il, d'opposer deux univers de référence, il en présente un comme plus déterminant que l'autre mais la hiérarchie qu'il introduit ne revient pas nécessairement à une dissociation entre les apparences et le réel, au moins dans le sens où l'on entend habituellement ces notions. Cette remarque n'est pas contradictoire avec l'idée défendue plus loin comme quoi il faut prendre au sérieux dans ce connecteur l'allusion lexicalement attestée à la réalité.

"En réalité" présente simplement, comme plus réel ce qui n'est (en réalité) que plus déterminant dans l'orientation de l'échange, les apparences peuvent alors fort bien avoir plus de poids (et donc plus de réalité,...) que ce qui est vraiment.

Le couple  $\alpha/\beta$  n'est pas non plus assimilable au couple "principe/fait" même si dans certains énoncés "en réalité" sert à opposer des affirmations que nous interprétons comme relevant de ces deux ordres. La langue disposant des locutions "en principe" et "en fait" qui semblent avoir spécifiquement pour fonction de référer à ces deux ordres, l'assimilation de  $\alpha$  à "principe, théorie"... et  $\beta$  à "fait, réalité..." empêcherait de comprendre pourquoi le lexique dispose précisément de ces deux locutions en plus de "en réalité".

"Paul est marié" oriente vers "Paul est marié selon tous les critères empiriques possibles" ("il est "complètement" marié").

"En réalité il est célibataire" corrige cette implicitation argumentative en la restreignant rétro-activement au seul critère  $\alpha$ .

Par contre 16:

16. "Paul est soi-disant marié mais en réalité il est célibataire" est plus délicat à justifier. En effet, dans mon idiolecte, 17 est peu acceptable, voire franchement inacceptable:

(?) 17. "Paul est soi-disant marié mais il est célibataire".

Cette inacceptabilité n'a d'ailleurs rien d'étonnant. L'émetteur de 17 disant que "Paul est soi-disant marié" cela implique (ou plutôt implique qu'il est faux *pour lui* que Paul soit marié, donc qu'il est vrai qu'il est célibataire, et il ne peut bien évidemment enchaîner sur un "mais il est célibataire". L'insertion d'un "en réalité" (cf. 16) bloque le processus inférentiel résultant de l'emploi de "soi-disant": tout se passe comme si l'énonciateur de 16, tout en relativisant à Paul (ou "on") le critère selon lequel il est marié, acceptait *néanmoins* de la prendre en charge <sup>comme</sup> valant pour un certain niveau de réalité en face duquel il va en poser un autre dans lequel Paul sera cette fois-ci "célibataire". (Ce point illustre les capacités de rétrointerprétation de "en réalité" que nous envisagerons dans un instant).

Je n'ai pas la place pour développer mais il me semble que "en fait" serait mieux adapté que "en réalité" dans 16. Si cette nuance pouvait être confirmée à partir d'autres exemples (cf. sur "en fait" N. DANJOU-FLAUX 1980) on pourrait peut-être en tirer que la langue marque un distinguo entre les cas où du réel est opposé à du discours (cas pour lesquels on emploierait plutôt "en fait") et les cas où du réel est opposé à du réel (cf. 12) et pour lesquels on emploierait plutôt "en réalité".

Dans le même ordre d'idées je voudrais faire remarquer au passage que si "au fond" peut être substitué à "en réalité" dans 12 cette substitution est par contre impossible ou douteuse dans 16. Si cette observation était généralisable à d'autres exemples on arriverait à une *distribution en triangle* des trois connecteurs "en réalité",

"en fait" et "au fond"<sup>3)</sup>

<p>p relativement à <math>\alpha</math> (<math>\alpha</math> ordre de la réalité)</p> <p><math>\bar{p}</math> relativement à <math>\beta</math> (<math>\beta</math> ordre de la réalité)</p>	<p>p relativement à <math>\alpha</math> (<math>\alpha</math> ordre du discours)</p> <p><math>\bar{p}</math> relativement à <math>\beta</math> (<math>\beta</math> ordre de la réalité)</p>
<p>AU FOND</p>	<p>EN FAIT</p>
<p>EN REALITE</p>	

On vérifiera, lorsqu'on reviendra à 1 (A), que les analyses ci-dessus s'appliquent mutatis-mutandis aux cas de contrariété mais je crois utile auparavant de préciser les *limites des vertus résolutives de "en réalité"*.

*"En réalité" indique donc que celui qui l'emploie a dans l'esprit un critère supérieur d'appréciation des données par rapport auquel ce qui est "p" au degré  $\alpha$  de la réalité est "q" au degré  $\beta$  ( $\beta$  étant présenté comme plus profond que  $\alpha$  dans l'ordre du réel). Lorsque "q" est équivalent à  $\bar{p}$  le mouvement est le suivant:*

l'objet Y est p (mais seulement) selon le critère  $\alpha$   
EN REALITE x est  $\bar{p}$  selon le critère  $\beta$ . (4)

3) Le fait que le tour "en principe...en fait" soit si répandu -et plus courant, me semble-t-il, que "en principe...en réalité"- illustre bien la spécialisation de "en fait" dans la contestation du "discours" (de la loi, de la parole, de l'écrit...). L'usage de "en principe" amène d'ailleurs à concevoir que ce qui le suit tient plus ou moins de l'ordre du "verbe", ne serait-ce que parce qu'une chose qui n'est qu'en principe ne peut avoir d'autre réalité que celle-là (puisque'elle est non réalisée dans les faits). L'étude de "en principe" reste, à ma connaissance, à faire.

4) Certains énoncés négatifs paraissent sous-entendre un "en réalité". Ainsi de:

"Sergé Lama ne chante pas il remplit un sacerdoce"

(Titre Est-Républicain)

dont la paraphrase la plus exacte est

"En réalité Serge Lama ne chante pas il remplit un sacerdoce".

Il faudrait voir dans le détail quand le tour "non p, q" revient à "en réalité non p, q". Pour cette interprétation indirecte soit pos-

Là s'arrête le pouvoir résolutif de "en réalité" le reste est affaire d'interprétation et de compréhension et dépend des capacités qu'a ou non un interprétant d'accéder à (de concevoir) des niveaux de réalité distincts (pas forcément identiques d'ailleurs à celui de l'émetteur) dans lesquels il acceptera de considérer que ce qui est "p" selon  $\alpha$  est en réalité "p̄" selon  $\beta$  (avec  $\beta > \alpha$ ).

Si l'on revient à 12:

12. "Paul est marié mais en réalité il est célibataire"

"en réalité" ne résout pas à proprement parler la contradiction entre les deux déterminations. "En réalité" fournit à l'interprétant une instruction conventionnelle (inscrite par convention dans son sémantisme) stipulant que pour saisir en quoi Paul qui est marié est aussi célibataire il faut voir les faits autrement et *rechercher* un niveau supérieur de réalité dans lequel Paul serait célibataire (Paul a une vie de célibataire, des habitudes de célibataire...), niveau par rapport auquel le fait que Paul soit marié pourrait être réinterprété comme signifiant seulement le minimum exigible pour pouvoir être dit marié (par exemple: Paul est passé devant le maire, il est officiellement marié...).

Au vu de ce qui vient d'être dit il apparaît bien aussi que "en réalité" est un *indicateur de réinterprétation* dont les pouvoirs s'exercent dans le sens gauche-droite (en avant) et dans le sens droite-gauche (en arrière) et cela qu'il soit enchâssé ou postposé.

Dans 18:

18. "Les garçons sont en réalité des filles"

l'apparition de "en réalité" invite l'interprétant à une réinterprétation de "garçons" et l'alerte en vue d'une *prointerprétation* de "filles". Mais "garçons" ne peut être *rétrospécifié* (par exemple en "les êtres humains doués d'attributs virils") qui relativement à la *prospécification* de "filles" (par exemple les individus qui ont un caractè-

---

suite de la note 4) p. 90 : s'ible (s'impose) il faut, me semble-t-il, que "non p" évoque très fortement un "p" (marqué comme) communément admis.

Dans l'ordre des exemples attestés sous -entendant un "en réalité", ce mot d'enfant:

"Dis papa, le 14 juillet c'est le 13 au soir?"

re non viril). Les deux mouvements de rétro et de prospécification sont conjoints: ils se déterminent et se régulent l'un l'autre. L'occurrence de "en réalité" dans 18 ne commande pas telle rétrospécification de "garçons" plutôt que telle autre. "En réalité" programme une rétrointerprétation et une prointerprétation des termes qu'il connecte mais le processus de réinterprétation ne peut être engagé qu'après l'occurrence du second terme et cela pour la simple raison qu'il est impossible de déterminer dans l'absolu quel serait, <sup>dans</sup> l'ordre du fait d'être garçon, un moindre degré de "garçonité" et, dans l'ordre du fait d'être une fille, un degré de féminité qui ne serait plus spécifique aux seules filles et qui ne serait pas contradictoire avec le moindre degré de "garçonité" attribuable aux garçons. La recherche d'un moindre degré de "garçonité" ne devient possible que si elle est guidée par une référence ("filles") et de même pour la recherche d'un haut degré de féminité. Lorsque "en réalité" est antéposé comme dans 19:

19. "En réalité les garçons sont des filles"

le processus est exactement le même sauf que l'alerte intervient dès le début et invite une programmation anticipée.

Cela dit, "en réalité" encore une fois ne résout pas en lui-même une contradiction. Il ne suffit pas non plus de rajouter "en réalité" entre deux termes quelconques pour qu'il y ait *intégration* c'est-à-dire en définitive *cohérence*. Ce point plus ou moins admis dans le paragraphe précédent mérite encore quelques explications. Soit par exemple 20.

20. "Les garçons sont en réalité des triangles".

Supposons une situation de communication "S" avec ses ingrédients et en particulier un récepteur interprétant "R". Admettons que "R" maîtrise le contenu instructionnel attaché conventionnellement à l'emploi de "en réalité" (il connaît *la valeur cohésive* de ce connecteur). "R" comprend donc que l'émetteur de 20 ("E") a pour intention de lui signifier que lui "E" a accès à un niveau supérieur de réalité dans lequel les garçons sont des triangles. Si l'on se contente de dire que pour qu'un énoncé soit cohérent il faut et il suffit que celui qui le reçoit soit en mesure de reconstituer une intention de signification susceptible de justifier (à ses yeux) que celui qui l'a émis, l'ait



émis dans les termes et dans la situation où il l'a émis, alors 20, interprété comme on l'a dit, est cohérent. Cette façon de présenter les choses amène me semble-t-il à un paradoxe. En effet, si "R" ne voit pas du tout comment les garçons peuvent être des triangles (ou plutôt s'il ne voit pas du tout comment E peut voir les garçons comme des triangles) il aura bien compris que "E" avait pour intention de lui signifier que les garçons étaient en réalité des triangles mais cette intention n'aura, si l'on peut dire, aucune espèce de signification pour lui. En somme R comprendra que  $S_E$  énonçant 20, comme il l'énonce, veut dire telle chose mais cette "telle chose" n'ayant pas pour lui de signification il ne pourra concevoir que E ait pour intention de la lui dire. Pour éviter ce paradoxe il faut donc préciser qu'un énoncé comme 20 n'est pleinement compréhensible pour un interprétant que quand il est capable *lui aussi* de se représenter en quoi les garçons peuvent être des triangles, autrement dit que quand il est en mesure d'accomplir avec succès les rétro et pro-spécifications que programme l'occurrence de "en réalité" et qui justifient en dernière instance son emploi. Cela ne signifie rien d'autre, en fin de compte, que "*en réalité*" est un *indicateur de traitement sémantico-cognitif*. Lorsqu'il sert à gérer des contenus contradictoires ou contraires (cf. plus loin) celui qui l'emploie a pour intention de signaler qu'il a dépassé de telle manière telle contradiction ou telle contrariété, mais, cela ne suffit pas pour l'interprétant. L'interprétant ne peut, me semble-t-il, se satisfaire de comprendre seulement que l'émetteur a pour intention de lui signifier qu'il a dépassé l'opposition "p/p̄" (c'est une question d'exigence empirique), il ne dira d'ailleurs pas qu'il comprend s'il n'a pas accès lui-même à un processus de dépassement de cette opposition (c'est donc *aussi* une question d'emploi au sens de L. Wittgenstein -du verbe "comprendre", cf. M. CHAROLLES, 1981).

## 2°) EN FIN DE COMPTE

Je serai plus bref en ce qui concerne "en fin de compte" dont le fonctionnement me paraît d'ailleurs relativement moins difficile à analyser que celui de "en réalité". Soit donc 21:

21. "Le tabac n'est en fin de compte pas si nocif que cela".

"En fin de compte" comme "en définitive", "tout compte fait", "en somme", "donc" servent d'abord à *marquer la fin d'un processus*, son occurrence induit qu'il y a eu auparavant une succession ou une accumulation d'événements, de preuves, de réflexions... 21 par exemple n'est concevable que comme *clôturant une intervention à prétention démonstrative* (que celle-ci ait été effectivement produite ou que "en fin de compte" y fasse allusion comme à une activité qui pourrait être produite). Cette clôture n'est évidemment que le fait de celui qui l'introduit et qui la pose comme valant pour lui: un interlocuteur peut fort bien contester l'opportunité du moment où la conclusion est présentée comme s'imposant (faire valoir en somme que les comptes ne sont pas finis) et remettre en cause par là son contenu. "En fin de compte" marque donc la fin d'un mouvement "démonstratif": fin dans le temps mais plus encore *fin dans la délibération*. "En fin de compte" -note J. Jayez (1982) "est un connecteur qui tend à instaurer une image idéale dans laquelle une décision, conclusion ou action interviennent après des essais dans d'autres directions" (p. 202). D'où son inadaptation relative - note encore J. Jayez à clôturer un processus actionnel n'impliquant pas une délibération, une réflexion, un "malaise" dans la décision (cas pour lesquels "finalement" convient apparemment mieux - cf. sur "finalement", M. SCHELLING, 1981).

"En fin de compte" ferme un débat dont il *désigne après coup la structure argumentative*: ainsi son occurrence dans 21 suffit pour reconstituer le mouvement qu'il clôture. "En fin de compte" indique la thèse de départ (à savoir "le tabac est nocif") et signale qu'il y a eu antérieurement à l'énonciation de la conclusion ("Le tabac n'est pas si nocif que cela"), production ou évocation de contre-arguments (du genre, par exemple, "la nicotine durcit les vaisseaux et prévient les risques d'hémorragie", "fumer diminue le stress"...).

La conclusion introduite par "en fin de compte" ne va cependant pas forcément dans le sens des preuves mentionnées dans le discours antécédent. Si j'explique par exemple que Paul, suspecté d'un crime, a avoué que l'arme découverte sur les lieux lui appartenait ("pi") et reconnu qu'il était sur place au moment de l'agression ("pj") je pourrai conclure soit par

22. "En fin de compte c'est lui qui avait fait le coup" soit par

23. "En fin de compte c'est Jules qui avait fait le coup". Les faits relatés "pi" et "pj" sont censés étayer la présomption comme quoi Paul est coupable. En 23 la conclusion "(R)" confirme cette présomption et élève "pi" et "pj" au statut de preuves, "en fin de compte" suggère tout au plus que d'autres preuves allant dans le sens de "p" (ou non) ont pu être prises en compte entre-temps. 23, par contre, infirme la conclusion attendue. L'occurrence de "en fin de compte" laisse entendre qu'entre "pi", "pj" et "R" il y a eu production d'arguments "q" contraires à "pi" et "pj" et, qu'à terme, les "q" l'ont emporté sur les "p".

On notera que si "en réalité" peut être substitué à "en fin de compte" dans 23, la substitution est impossible dans 22. Je voudrais profiter de cette remarque pour souligner un point important qui ne ressort pas peut-être suffisamment dans la partie précédente et qui permettra de bien situer la différence entre "en fin de compte" et "en réalité".

"En réalité" marque donc, ainsi qu'on l'a dit, que celui qui l'emploie a accès à un critère supérieur d'appréciation des données, critère ( $\beta$ ) par rapport auquel ce qui était vu (dit) comme "p" relativement à un critère  $\alpha$  ( $\beta > \alpha$ ) est désormais vu (dit) comme "q". Partant de l'observation que l'on ne peut substituer "en réalité" à "en fin de compte" dans 22 (observation qu'il faudrait confirmer sur d'autres exemples) on pourrait être tenté de restreindre l'usage de ce connecteur aux cas où "p" et "q" sont argumentativement opposés. Cette tentation est me semble-t-il à exclure. Pourquoi? D'abord elle amènerait à distinguer deux "en réalité": un "en réalité" *argumentatif* analysable en termes d'orientations opposées (cf. 23. 12...) et un "en réalité" *non argumentatif* (illustré par 10) que l'on distinguerait du précédent en disant qu'il est plutôt synonyme de "en vérité" (l'analyse de "en vérité" risquant elle-même d'amener à distinguer deux "en vérité" et ainsi de suite). La description y perdrait donc en généralité. Plus gravement je crois que cette façon de procéder conduirait à terme à négliger le fait que dans "en réalité" il est